

Source : http://www.liberation.fr/debats/2018/01/10/l-impact-du-climat-sur-les-guerres-est-deja-constatable_1621531

Téléchargement 13 01 2018

«L'impact du climat sur les guerres est déjà constatable»

Par [Sonya Faure](#) et [Catherine Calvet](#) — 10 01 2018



En 1992, en direction du détroit de Béring (Arctique), trace du brise-glace sur la presqu'île du Taïmyr, Sibérie (Russie). Photo Françoise Huguier. Agence VU

Selon Jean-Michel Valantin, chercheur en stratégie, le changement climatique engendre déjà des effets géostratégiques cruciaux. Paradoxe: les grandes puissances ne sont pas forcément les mieux préparées.

- «L'impact du climat sur les guerres est déjà constatable»

Jean-Michel Valantin est chercheur en études stratégiques. Il contribue régulièrement au think tank, The Red (Team) Analysis Society. Dans son livre, *Géopolitique d'une planète dérégulée* (Seuil), il montre comment «l'anthropocène», cette nouvelle ère dans laquelle nous serions rentrés où l'activité humaine transforme la planète, bouleverse la géopolitique mondiale et la notion même de guerre.

Nous sommes entrés dans une nouvelle ère géopolitique et stratégique, dites-vous. Pourquoi ?

Nous sommes dans une séquence dominée par la combinaison des effets de plus en plus importants du changement climatique et de la compétition internationale pour les ressources. Cette modification des conditions géophysiques fondamentales de notre existence a déjà des effets géopolitiques majeurs.

Même la guerre en est changée...

Le lien entre la lutte pour les ressources et le déclenchement de conflits n'est pas nouveau. Ce qui est récent, en revanche, c'est que de grands conflits se déclarent aujourd'hui à propos de ressources énergétiques dont dépend toute l'existence collective. Ainsi, la guerre d'Irak, menée par George Bush Jr., a littéralement été une tentative de repousser «*les limites de la croissance*», pour reprendre le titre du fameux rapport Meadows de 1972, pour sauvegarder le modèle sociétal américain qui repose sur les hydrocarbures. Cette guerre a visé à rendre possible le retour du pétrole irakien sur le marché mondial afin de soutenir la croissance. Or, le modèle de croissance actuel altère les conditions planétaires dont il dépend, altération qui risque de déclencher de nouveaux conflits.

Les guerres climatiques ont déjà commencé ?

L'impact du climat sur les guerres est déjà constatable. Mais la guerre, pour reprendre la formule de Clausewitz, n'est jamais que la continuation de la politique par d'autres moyens. L'exemple de la Syrie est éclairant : une énorme sécheresse se déclare en 2006. Les récoltes s'effondrent, le bétail meurt, ce qui entraîne un afflux vers les villes syriennes qui ne sont pas prêtes à recevoir un tel exode. La population mobilisable pour différents modes de contestation augmente, principalement des jeunes et une classe moyenne qui a peur d'avoir faim.

Cet enchaînement m'a interrogé : habituée aux grandes chaleurs, la Syrie aurait pu développer une certaine résilience face à la sécheresse... Or, en réalité, depuis le milieu des années 90, le gouvernement avait encouragé les agriculteurs à développer la culture du coton, très coûteuse en eau, pour l'exportation. Quand la sécheresse arrive en 2006, les nappes phréatiques sont presque vides, et le pays n'a plus les moyens d'y résister. On voit bien comment des altérations écologiques mettent sous tension les Etats.

A quand remonte cette révolution stratégique ?

La révolution industrielle marque le début de l'altération du climat. Dès le départ, elle induit une révolution militaire, qui aura elle-même des effets géopolitiques immenses. La guerre se transforme, ainsi que l'échelle des conflits. La guerre mobilise la science et soutient l'émergence de l'industrie pour produire des fusils, de la poudre à mousquet ou des explosifs. Aux Etats-Unis, à partir de 1862, la guerre de Sécession correspond à l'utilisation de la puissance industrielle du nord des Etats-Unis contre le sud agraire et esclavagiste. Au début du XX^e siècle, les armées modernes sont industrialisées. C'est ce que j'appelle «*l'hybridation militaire*», un processus d'intrication de l'industrie, de la guerre et de la transformation géologique.

Ce processus s'accélère durant le XX^e siècle...

Tout le monde est surpris par l'ampleur de la Première Guerre mondiale quand elle arrive, elle était pourtant prévisible. Le taux de mortalité devient proprement industriel, tout comme la production d'armements. On peut parler d'une industrialisation des ressources humaines au service de la guerre, ainsi que de l'environnement. Ainsi, lors de la bataille d'Ypres en 1915, qui marque un tournant : pour la première fois, les Allemands lancent, à grande échelle, des gaz toxiques sur les tranchées françaises.

La guerre devient atmosphérique. On ne s'en prend plus seulement aux corps, mais à leur environnement, qui est ainsi «militarisé» de façon industrielle. Cette logique sera rendue plus extrême encore avec la Seconde Guerre mondiale et Hiroshima.

On parle souvent de l'immobilisme de nos sociétés face au défi climatique et à la compétition pour les ressources. Mais certains Etats ont su adapter leurs stratégies géopolitiques à une vitesse étonnante...

Les autorités russes ont parfaitement saisi l'opportunité stratégique que représentait pour elles le réchauffement de l'Arctique et la fonte des glaces. Ils ont ouvert une route commerciale, la «route maritime du Nord», qui longe la Sibérie et qui relie l'Asie à l'Europe. En évitant Malacca ou Suez, les cargos chinois vont gagner trois semaines de voyage. Cette nouvelle «frontière» du Nord traverse de surcroît une zone qui, en se réchauffant, rend accessible de nouvelles ressources en gaz et en hydrocarbures. D'un point de vue un peu paradoxal, la Russie apparaît comme un pays qui s'adapte particulièrement bien au changement climatique et va devenir une grande puissance pétrolière et gazière. La Chine a également réussi à mettre en place un accès aux ressources dont elle a besoin pour son développement grâce à une politique commerciale d'envergure planétaire : c'est la «Nouvelle Route de la soie», qui sillonne l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Et ce, non pas dans une volonté hégémonique, mais pour attirer à elle les ressources nécessaires à son développement économique et social.

Curieusement, ce ne sont pas toujours les plus grandes puissances les mieux préparées. Pourquoi ?

C'est ce qui m'a le plus surpris. Prenons le cas du «Janus américain». L'exécutif du pays est ouvertement climatosceptique. Mais le Pentagone, lui, est totalement impliqué. Cela fait vingt ans que les militaires américains font des recherches sur les conséquences de ce changement climatique, qu'ils expérimentent des solutions, y compris sur les champs de batailles irakiens ! Ils tentent, depuis longtemps, d'anticiper les conflits liés à ces bouleversements écologiques. Il faut entendre l'audition du général James Mattis, devant le Sénat, pour le poste de secrétaire d'Etat à la Défense. Ce militaire de carrière consacre vingt minutes à expliquer aux sénateurs américains que non seulement le réchauffement climatique est déjà là mais qu'il est également l'œuvre des humains. L'armée sait très bien que le danger géopolitique est imminent et qu'il faut s'en occuper très vite. Les Etats-Unis sont hypervulnérables à l'offensive climatique. Selon l'institut Ceres, l'ensemble des catastrophes naturelles aux Etats-Unis s'élevaient à 3 milliards par an dans les années 80, et à 50 milliards par an à partir de 2011.

Et l'Europe ?

Elle est depuis longtemps moteur sur la mobilisation climatique, soutient les politiques d'atténuation du réchauffement, comme l'a montré le discours extrêmement volontariste et européen du président Macron (Paris, 12 décembre). L'Europe est très engagée au niveau de la recherche. Les négociations internationales sur le climat cherchent, elles, à faire émerger une entité particulière : celle de l'humanité en tant qu'acteur politique. L'entreprise n'est pas évidente mais les choses avancent. Des accords existent, même s'ils font l'objet de débat.

Il y a donc encore de l'espoir ?

A chaque fois que les Etats ont été confrontés à des situations stratégiques potentiellement tragiques il y a eu une mobilisation générale : les Américains, les Britanniques et l'URSS de Staline ont su s'allier pour faire face à Hitler. Souvenons-nous aussi de la guerre froide : nous découvrons que la guerre nucléaire risquait de tous nous anéantir. Un énorme travail diplomatique et politique s'est mis

en place pour éloigner ce risque. Je pense qu'on finit toujours par trouver des acteurs mobilisés face au danger.

Certains désordres provoqués par la mondialisation peuvent même avoir des effets paradoxaux sur l'environnement...

Au large de la Somalie, la pêche intensive, menée notamment par les grandes flottes industrielles, a d'abord conduit à un appauvrissement des pêcheurs somaliens qui n'avaient plus de travail et plus rien à manger, alors que le pays s'effondrait dans la guerre civile et la famine. Certains sont devenus pirates. Il ne faut pas voir cette piraterie comme un anachronisme mais, au contraire, comme une forme d'adaptation très moderne à une situation d'effondrement de l'Etat. Elle a pris une telle ampleur que la pêche industrielle a disparu pendant un temps de la région. C'est ainsi que l'environnement marin a pu se reconstituer : les eaux somaliennes sont aujourd'hui de nouveau poissonneuses.

[Sonya Faure](#), [Catherine Calvet](#)